

La Revue hebdomadaire : romans, histoire, voyages

La Revue hebdomadaire : romans, histoire, voyages. 1894-04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

PAGES DÉTACHÉES

NOTES DE VOYAGE

ILES MARQUISES

Taio-Hae, dans l'île de Nuka-Hiva, est le siège de la résidence. C'est un petit village mi-européen ou américain, mi-indigène, aux maisons disséminées sur le bord de la mer, au fond d'une assez large baie.

Deux mornes d'aspect désolé font sentinelle de chaque côté à l'entrée; un demi-cercle de montagnes l'entoure; derrière le village, le terrain bien boisé s'élève en pente assez douce jusqu'au pied de la montagne qui ferme la vallée dans le fond par une muraille presque à pic de près de mille mètres.

C'est de Taio-Hae qu'avec un de mes compagnons du bord je partis, vers une heure de l'après-midi, par une belle journée, pour aller à Atihéou. Nous voulions ainsi traverser l'île dans sa largeur, c'est-à-dire franchir la première crête, traverser la grande vallée centrale de Taïpivaï et, après avoir gravi la seconde ligne de crête, descendre de l'autre côté sud de l'île dans la baie d'Atihéou.

Toutes les îles de cet archipel des Marquises se ressemblent : d'origine volcanique, elles peuvent être ramenées à un type commun, que l'on trouve dans sa plus grande simplicité à Hiva-Oa : une crête médiane

d'où se détache une série de contreforts qui viennent en pentes raides tomber à la mer en hautes falaises abruptes et qui limitent de profondes vallées et de nombreuses baies.

Vues du large, ces îles offrent un aspect un peu différent, suivant qu'elles présentent leur côté nord ou leur côté sud.

Dans le sud, exposé aux brises fraîches et constantes des alizés, une végétation puissante couvre tout d'un magnifique manteau de verdure, depuis le fond des vallées jusqu'aux crêtes des montagnes.

Le côté nord est plus aride; en maints endroits, les collines montrent leur dos pelé, leur terre rouge brûlée par les rayons du soleil ou ravinée par les pluies; le roc apparaît gris et nu, découpé en pointes pittoresques où la clarté crue du jour met, dans la lumière irradiée, comme un flamboiement tremblotant. C'est seulement dans la vallée que la végétation reparaît puissante et touffue.

Mais si, d'une baie à l'autre, les lignes générales du paysage changent peu, les détails varient à l'infini; et comme l'ensemble est toujours grandiose et sauvage, les détails toujours pittoresques, on ne se lasse pas du spectacle.

Le sentier qui part de Taio-Hae va d'abord montant doucement : c'est de chaque côté un fouillis inextricable de goyaviers toujours chargés de fruits, de « borao » couverts de fleurs en forme de coupe d'une belle couleur jaune orange, à fond de pourpre, puis des papayers, des cotonniers, des citronniers, des orangers, de grands « mapés » aux troncs énormes s'élevant tout droit avec des contreforts qui s'avancent comme des murs, et dont les fruits jonchent le sol comme de grosses châtaignes et par-dessus tout les têtes élancées et mobiles des cocotiers dont les grandes feuilles se balancent constamment avec un sourd bruissement.

Des ruisseaux roulent de tous côtés sur des cailloux leur eau limpide et fraîche, tandis qu'on a jeté comme des ponts, d'un bord à l'autre, quelques troncs de cocotiers à demi pourris.

Et partout, sur le sol, un 'éboulis de roches et de pierres roulées, de toutes grandeurs, vomies là dans je ne sais quel cataclysme.

Çà et là, près des ruisseaux, quelques cases isolées ou groupées, toutes pareilles : une large plate-forme, haute d'un mètre ou un mètre cinquante, faite de fragments de roches entassées, l'assise supérieure formée de larges pierres plates et polies, c'est le « paepae ». Là-dessus, le Canaque a élevé sa case, dont les troncs de cocotiers forment la charpente, des bambous entrecroisés les murs et un épais feutrage de feuilles de cocotier la toiture.

A notre approche, les chiens, debout sur le paepae, s'enrouent à force d'aboyer, ou nous voyons quelques femmes à demi nues rentrer précipitamment et sortir l'instant d'après en mettant à la hâte leur longue robe de couleur voyante : coquetterie et non pudeur. Les hommes nous saluent d'un « cahoa » sonore et nous invitent à entrer.

Hommes et femmes, ces Marquisiens sont les dignes représentants de cette belle et forte race maorie qui peuple la Polynésie : grands et bien musclés, aux traits réguliers, à la figure énergique, les hommes vont presque nus, leur costume se réduisant à une étroite ceinture ou au pareo tahitien.

Ils sont tatoués de la tête aux pieds par de larges bandes de couleur gris fer, séparées par des arabesques ; et ce tatouage, à lui seul, constitue un véritable vêtement.

Les femmes ne sont vêtues généralement que d'une sorte de pagne serré à la taille, par-dessus lequel elles jettent à l'occasion une longue robe légère.

Moins tatouées que les hommes, elles n'ont sur les lèvres que quatre ou cinq lignes verticales bleuâtres, tandis qu'aux mains et aux poignets un tatouage d'arabesques serrées et fines dessine comme un gant à jours.

Aux cheveux et aux oreilles, des fleurs ou du feuillage, et au cou un petit paquet d'herbes odorantes.

Tout en suivant le sentier, nous rencontrions, çà et là, de ces entassements réguliers de pierres, assises d'anciennes cases aujourd'hui disparues. A un endroit surtout, les paepae sont nombreux et se touchent presque sur une assez grande étendue; il y a là les restes d'un grand village dont les vieux Canaques (1) parlent encore.

Sur le bord de la route, on montre un emplacement qui aurait été celui de la case du « taoute » (sorcier), et, comme appui à cette assertion, au pied d'un vieux cocotier gît un tas d'ossements humains à demi enfouis dans le sol et blanchis par le temps : restes de sacrifices humains.

Un peu plus loin, sur un point plus élevé et perdu dans la broussaille, est encore le paepae de la case du chef de la pêche. De là on découvre toute la baie, et quand des troupes de requins ou quelques baleines apparaissaient, la conque donnait le signal à toute la population.

Nous passâmes devant le village disparu, et c'est en vain que nous nous arrêtâmes un instant pour y évoquer les ombres de ses anciens habitants; rien n'apparut, tout resta silencieux; seule, la brise de la mer en passant dans les cocotiers faisait s'entre-choquer les feuilles

(1) J'emploie indifféremment pour désigner ces peuples polynésien, tahitien, marquisien, tongien, samoan, le terme de Canaque ou de Maori; bien que consacrée par l'usage, cette façon de parler repose sur une inexactitude. Canaque devrait désigner spécialement les Néo Calédoniens, de race papoue, race absolument différente de la race maorie.

avec un petit bruit sec ; le taoute ne se dressa pas pour nous immoler à ses dieux vengeurs, mais un bœuf, à demi sauvage, qui, sous un oranger, broyait tranquillement les fruits tombés, s'arrêta à notre vue et s'enfonça au petit trot dans les broussailles, avec un long mugissement.

Peu à peu la route s'élève, et c'est par une pente fort raide et après de nombreux lacets que l'on arrive au col de la première crête.

Un petit coin d'ombre : on s'y asseoit et l'on admire le paysage qui se déroule à vos pieds tandis qu'à cette hauteur une brise plus fraîche vous caresse le visage.

Et véritablement le paysage est admirable : toute la baie et le cirque de Taïo-Hae avec ses vallées secondaires apparaissent ruisselants de lumière, la mer d'un bleu d'azur étincelle sous le soleil, et d'ici notre navire paraît réduit aux dimensions d'un jouet d'enfant.

A côté de nous se dresse encore une grande muraille noire et à pic qui nous domine de plus de cent mètres.

Nous tournons le dos à Taïo-Hae et franchissons le col ; le sentier fait quelques détours, et brusquement la grande vallée de Taïpivaï se déroule à nos pieds.

Nous nous arrêtons surpris : le fond en est à près de mille mètres au-dessous de nous et plusieurs kilomètres nous séparent de l'autre crête ; à notre gauche, la vallée est fermée par une haute chaîne presque à pic et tapissée du haut en bas par une végétation touffue ; sur ce fond sombre tranchent les longues traînées blanches de six cascades dont on aperçoit l'eau écumante tomber en bouillonnant de roches en roches ; la rivière qu'elles forment va se perdre sous la forêt qui est à nos pieds.

Le soleil commençait à baisser, de sorte qu'en bas, tout se noyait déjà dans une ombre qui montait lentement, tandis que les crêtes étaient vivement éclairées

et qu'au-dessus de nos têtes passaient de grands nuages rouges comme embrasés.

Un grand silence régnait partout, on n'entendait même pas le fracas des cascades trop éloignées de nous.

Tout ce paysage est d'un grandiose et d'une solitude qui nous étreignent, et l'on devine quelle influence a pu avoir une telle nature sur l'homme qu'elle écrase de sa grandeur sauvage.

Par une route un peu vertigineuse nous dégringolons dans la vallée : des troncs de cocotiers, des bambous ont été fichés dans le roc les uns à côté des autres et forment un sentier d'un mètre cinquante de large qui descend en lacets le long des parois à pic de la montagne; une sorte de garde-fou en bambous court du côté du précipice, précaution non inutile, car un tel chemin donne le vertige, d'autant que par endroits quelques troncs pourris ont cédé et que sous vos pieds par de larges brèches vous voyez les lacets inférieurs et le ravin béant.

On descend ainsi quelques centaines de mètres, puis la pente s'adoucit, la route s'élargit et l'on s'engage dans la forêt.

Quelques cochons sauvages furent tout effarés à notre approche avec un bruit de feuilles sèches froissées; la nuit gagne peu à peu; autour de nous, nous entendons, sans la voir, l'eau courir sur les cailloux; dans ce demi-jour tout prend une teinte grise et comme mystérieuse, les moindres bruits résonnent étrangement; la grandeur un peu triste de la nature qui nous entoure et le silence écrasant que trouble seul le bruit de nos pas nous impressionnent malgré nous, mon compagnon et moi; machinalement nous nous hâtons, n'échangeant que de rares paroles.

Un grand pont de troncs de cocotiers sur une rivière de trente mètres de large, et nous voilà de l'autre côté de la vallée.

Nous montons rapidement et arrivons un peu fatigués au sommet de l'autre versant.

Pendant une minute, tout au loin, à nos pieds, nous apercevons dans le cirque qui forme la baie d'Atihéou la mer à demi noyée dans un brouillard gris qui monte. Puis la nuit brusquement vient complète, encore accrue par un gros nuage noir qui passe sur nous, nous enveloppe et nous mouille d'une pluie fine et froide.

Comment, malgré l'obscurité et les précipices de la route, étions-nous vers minuit sur les bords de la mer, devant la demeure du chef d'Atihéou, ce serait trop long à raconter; nous ne le savions guère trop nous-mêmes, mais nos jambes le savaient de reste.

Nous poussâmes la porte de la demeure de notre vieille connaissance le chef Coamoâ, célèbre pour avoir goûté quelque peu à la chair d'une sienne parente qu'il abhorrait; mais il y avait si longtemps qu'il en souriait maintenant d'un air un peu confus, quand on lui rappelait ce léger péché de jeunesse.

Disons tout de suite que le cannibalisme a disparu depuis longtemps des Marquises; la dernière scène de ce genre remonte à une vingtaine d'années, époque à laquelle un Européen, un Allemand, fut, par vengeance, pendu à un arbre au moyen d'un hameçon piqué dans la bouche, découpé, distribué par tranches et mangé.

À notre entrée, tous les fantômes étendus dans les coins de la vaste chambre se redressèrent, et la petite lampe posée à terre au milieu de la pièce dessina sur la muraille des ombres fantastiques.

Le vieux chef se leva, sa femme nous étendit une natte et nous offrit quelques cocos frais, tandis que son dernier-né, marmot de trois ou quatre ans, se tenait debout tout nu, arc-bouté sur ses deux jambes peu solides, et frottait énergiquement ses yeux endormis de ses petits poings fermés.

Nous tentâmes dans un langage imagé de conter au vieux notre odyssée; celui-ci à moitié endormi nous regardait en souriant vaguement, accentuant son sourire et essayant d'écarquiller ses paupières quand nos regards rencontraient le sien.

Un à un, tous les fantômes s'étaient recouchés. Dans l'appartement voisin, les deux filles de Coamo étendirent pour nous deux nattes, et déposèrent à côté des cocos, des oranges, des éventails et une lampe fumeuse.

Comme elles se retiraient, Coamo entra et leur adressa quelques mots.

Les jeunes filles, au torse nu qu'éclairait avec d'étranges reflets la lueur vacillante de la lampe, éclatèrent de rire en montrant leurs dents blanches.

Le vieux se pencha vers nous. Nous savions trop jusqu'où va l'hospitalité, pas toujours désintéressée, des Marquisiens, et la bonne volonté des Marquisiennes, pour ne pas avoir prévu l'offre qu'il nous fit.

Nous déclinâmes poliment un tel honneur, et toujours grave, Coamo se redressa et sortit suivi de ses deux filles dont une moue dédaigneuse plissait maintenant les lèvres.

On n'entendit plus bientôt que le bruit monotone et sourd des vagues qui venaient déferler tout près sur la plage et les aboiements lointains de quelque chien hurlant à la lune; je me vis en France, chez moi, bien loin; il faisait grand jour là-bas en ce moment; puis tout devint confus, et je m'endormis.

Je me rappelle, un autre soir, être allé chez ce même chef; quand nous entrâmes dans la grande chambre, il y avait foule nombreuse : hommes et femmes, accroupis par terre le long du mur, causant et fumant.

Nous demandâmes quelques chants et des danses.

Ils se mirent debout sur deux rangs, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, se faisant vis-à-vis et se touchant presque, et, tout en dansant, ils chantaient.

Une femme psalmodiait une phrase : ils la continuaient tous et terminaient par quelques notes gutturales, graves et prolongées, et ainsi de suite, toujours sur le même rythme et sur le même ton. Ils racontent ainsi sur un mode un peu lugubre, soit des choses obscènes, soit des histoires de leur vie commune, soit de vieilles légendes ; parfois même ils répètent des phrases dont ils ne comprennent plus le sens.

En même temps, ils se balançaient en cadence, ceux d'un rang en sens inverse de ceux de l'autre, fléchissant les genoux et se redressant tour à tour, les bras pendants, ou frappant en mesure dans leurs mains avec un bruit sonore.

Les visages étaient graves et sévères, les mouvements toujours lents ; seuls, les regards s'animaient peu à peu, devenant durs et sauvages, avec la fixité d'hypnotisés.

Comme je m'approchais, le vieux chef, souriant, prit sa lampe, et, avec une attention délicate, passant derrière les danseurs, il promena sa lumière sur les visages impassibles.

* * *

Les rameurs se courbent sur les avirons en poussant des cris sauvages, et, portée par l'énorme vague qui déferle en écumant, notre baleinière file comme une flèche et vient enfoncer son avant dans le rivage à quelques mètres de la plage.

Nos Marquisiens sautent vivement à l'eau, soulèvent à bras l'embarcation et déposent sur le rivage contenant et contenu.

Le fils de la vieille reine Vackau nous attend ; il nous a préparé un repas avant notre départ pour la cascade d'Acahui que nous venons visiter.

C'est un homme d'environ quarante ans, de haute taille, à la démarche un peu gauche, à la physionomie

un peu inquiète, mais non sans expression et sans intelligence.

Grand mangeur d'opium et non ennemi de la dive bouteille, il est, au demeurant, bon prince et tout à la disposition de qui a besoin de ses services.

Il parle assez correctement le français et est toujours strictement vêtu à l'européenne, ce qui n'empêche pas qu'il soit, comme ses sujets, complètement tatoué, à l'exception des mains et du visage.

Notre hôte nous conduisit à sa demeure, où le repas avait été servi par les soins de sa femme. Celle-ci, d'une dizaine d'années moins âgée que son mari, est d'une taille au-dessus de la moyenne et aussi d'un embonpoint peu commun parmi ses congénères. Avec un masque impassible et empâté pour visage, la petite pipe traditionnelle des Marquises à la main ou aux lèvres, elle a toujours l'air béatement plongée dans une profonde rêverie.

Par moments, à quelque plaisanterie, un gros rire ébranle toute cette masse gélatineuse qui ballotte et dont les oscillations s'arrêtent ensuite peu à peu.

Depuis que nous courons le monde, nous avons déjà coudoyé tant de rois et de reines, à commencer par les rois nègres et à continuer par les rois maures, pour finir par notre petite reine en robe jaune de Huahine, que le prestige royal a quelque peu diminué à nos yeux, au moins en ces contrées; aussi est-ce sans façon que nous prenons place à côté du couple princier.

Le menu est tout à fait couleur locale : j'y relève un certain poisson cru assaisonné d'une sauce à l'eau de mer, eau de coco et pulpe de coco râpée, dont la recette, assurément, n'a pas dépassé l'Océanie.

On arrive à la cascade par une sorte de défilé que forme la vallée en se rétrécissant rapidement, jusqu'à n'avoir pas plus de deux cents mètres de largeur, tandis que de chaque côté la montagne se dresse, noire et

nue, comme une énorme muraille de six à sept cents mètres de hauteur.

C'est à nos pieds un indescriptible chaos de roches et de cailloux au milieu desquels le ruisseau se fraye péniblement une voie, ramassant ici son eau limpide dans de grandes vasques profondes, et là s'étalant en une large nappe.

En levant la tête, nous apercevons le ciel comme du fond d'un immense puits; de gros oiseaux noirs volent silencieusement d'une paroi à l'autre, tandis que là-haut, en pleine lumière, des nuages blancs passent rapidement au-dessus de la forêt qui recouvre le plateau de Tovi, que nous avons à six cents mètres au-dessus de notre tête.

Il fait un peu sombre, une fraîcheur humide nous pénètre, et notre voix résonne, renvoyée d'un mur à l'autre.

La rivière fait un coude brusque, et on n'aperçoit plus l'entrée par laquelle on vient d'arriver tout au fond de la gorge, qui se termine par un cul-de-sac.

On est littéralement dans une immense crevasse qui paraît fermée de toutes parts, profonde de cinq cents mètres et à peine large de cent.

Dans une paroi s'ouvre une large grotte au fond de laquelle tombe avec fracas une énorme masse d'eau bouillonnante. La cascade vient de tout là-haut, du plateau de Tovi, d'où elle se précipite en traînée blanche d'écume; la nappe d'eau qu'elle forme prend dans cette demi-obscurité des tons plombés et métalliques; d'énormes blocs émergent. Sur l'un d'eux se tiennent trois femmes, l'une debout, les deux autres accroupies à ses pieds, les cheveux épars, entièrement nues. Leurs corps cuivrés se détachent sur le fond gris des roches, et leur chant guttural et lugubre se marie au bruit étourdissant de la cascade. Nous nous baignons dans cette onde glacée : ce demi-jour, cette trombe d'eau s'abattant

sur les roches et rejaillissant avec un fracas étourdissant, ces rochers noirs tout ruisselants sous cette voûte de pierre d'où tombe un suintement continu, les cris sauvages des femmes qui se sont jetées à l'eau après nous, les hurlements de nos deux guides qui, tout nus, bondissent de roc en roc, ces immenses murailles de granit qui nous écrasent de leur masse, tout cela est d'un sauvage dont il est impossible de ne pas subir l'impression à la fois puissante et pénible.

* * *

Les Marquisiens sont de taille au-dessus de la moyenne : environ un mètre soixante-dix pour l'homme, un mètre soixante-cinq pour la femme.

La coloration de leur peau est d'un brun orangé plus ou moins clair. Ils sont vigoureusement bâtis, bien musclés, rarement gras, jamais ou presque jamais obèses, et même devenant très maigres quand ils avancent en âge.

Chez l'homme, le visage est ovale, les traits sont fins, les lèvres sont cependant un peu grosses ; le nez est droit, parfois légèrement aquilin ; le front est haut, nettement défini aux tempes, qui sont un peu aplaties ; l'angle facial, mesuré par nous chez un grand nombre d'entre eux, ne donne pas des chiffres inférieurs à ceux fournis par l'angle facial de l'Européen. Les yeux sont grands, mais presque toujours fortement injectés. Perdus au milieu du gris sombre du tatouage, ils prennent une expression un peu étrange, dure et sauvage, qu'ils n'auraient pas sans cela.

La muqueuse des lèvres n'est jamais franchement rose ou rouge comme chez l'Européen, elle offre une légère teinte violacée. Les dents sont admirables de blancheur et saines. La barbe est rare, un peu grosse et souvent d'un roux foncé. La moustache est presque nulle. Les vieillards portent presque tous au menton une touffe blanche qu'ils cultivent avec soin, car les

« barbes de vieillards » mises en coupes réglées sont un des ornements du Canaque aux jours de fête.

Les cheveux sont abondants, un peu ondés, un peu gros, presque toujours du plus beau noir. Ils les portent à demi longs; souvent chez les vieillards on voit une moitié courte et une moitié longue et tressée en une foule de petites queues.

Le Marquisien présente le type maori dans toute sa pureté; il en est, avec le Tongien, le plus beau type masculin, comme la Tahitienne en est le plus beau type féminin.

Tous, surtout les vieillards, sont tatoués à peu près des pieds à la tête; aucun tégument externe n'y échappe, excepté la paume des mains et la plante des pieds. L'opération serait, en effet, trop douloureuse dans ces régions. Les paupières et le pli du coude sont, paraît-il, les points les plus sensibles pour le patient.

Quoique les Marquistiens se fassent bien moins tatouer qu'autrefois et que chez les jeunes gens on ne voie plus guère que des tatouages incomplets, il n'est pas de baie qui n'ait son opérateur.

On a essayé officiellement de faire disparaître cette coutume, à cause des accidents, relativement très rares, qui peuvent survenir. Au point de vue du pittoresque, je souhaite que l'on n'ait pas réussi. On n'a pas d'exemple de cas de mort survenue même après l'opération la plus complète; il y a de la fièvre, quelques engorgements ganglionnaires, rarement des abcès.

D'autres causes que l'opposition du gouvernement local agiront plus efficacement : encore deux ou trois générations, et *cette mode* aura à peu près vécu. Ces causes sont les relations de plus en plus fréquentes des Marquistiens avec les indigènes de Tuamotou et des îles de la Société : pour ceux-ci, en effet, un Marquisien tatoué est un objet de raillerie.

Aujourd'hui, un « vêtement » complet ne coûte pas moins de cent piastres ; autrefois, le Canaque payait le tatoueur en nature, cochons, bananes, etc., et les riches payaient pour les pauvres. Ce prix exorbitant de cent piastres est encore un des motifs qui font que ce genre d'ornementation disparaîtra assez vite, sans compter que le but primitif en a été perdu de vue peu à peu.

La femme des Marquises est plus petite que l'homme, mais d'une taille notablement au-dessus de la moyenne de l'Européenne. Elle porte ses cheveux longs, flottants ; abondants et d'un noir d'ébène, ils tombent rarement plus bas que le milieu du dos. Les yeux sont admirables, et d'expression et de dessin : c'est la partie la plus vivante d'une physionomie souvent un peu empâtée.

Il y a bien peu de visages vraiment beaux chez les Marquisiennes, au contraire de l'homme, chez lequel la beauté du visage est bien plus réelle et assez fréquente. C'est l'inverse de ce que nous trouvons à Tahiti.

Mais là où tous les deux sont supérieurs, c'est dans la forme du corps entier, dans ses proportions et dans ses lignes, un peu masculines chez la femme, mais sculpturales : le cou bien attaché, la tête dégagée, les attaches des poignets fines, la main petite, les doigts fins, longs et ronds ; cette beauté de la main est d'ailleurs un caractère général propre à toute la Polynésie.

En revanche, les attaches du pied sont grossières ; le pied est grand et épais, excepté à Hiva-Oa, où la plupart des femmes ont le pied extrêmement petit.

Le costume est simple : l'enfant va nu, l'homme porte comme à Tahiti le « pareo » autour des reins et tombant jusqu'au genou. Le plus souvent, il n'a qu'une étroite bande d'étoffe qui passe entre ses jambes, va rejoindre en arrière le tour horizontal et retombe en pendant comme une queue.

La femme porte le pareo et quelquefois par-dessus la longue robe flottante des Tahitiennes.

* * *

Nous avons mouillé, le 1^{er} janvier, à Anaïapa, dans l'île d'Hiva-Oa; il y avait grande fête de l'autre côté de l'île, à la résidence; n'ayant pu m'y rendre, j'errai çà et là dans la journée aux environs du village.

A gauche de la baie, il y a un grand banc de corail où l'eau n'a guère plus d'un mètre et demi de profondeur et sur lequel les vagues du large, très fortes à ce moment, venaient déferler avec fureur, roulant avec des flots d'écume jusque sur les galets de la plage.

Quelques jeunes gens et quelques hommes se livraient là à un jeu dangereux : ils s'avançaient avec mille difficultés sur le milieu du récif, au point même où l'immense volute s'abattait, et ils se laissaient porter par le flot avec une vitesse vertigineuse jusque sur les galets, à moitié disparus dans le tourbillon, étendus raides, immobiles, les bras tendus et les mains jointes; au moment où ils allaient être roulés sur la plage, ils se redressaient d'un violent coup de rein et recommençaient.

Une petite rivière qui descend de la vallée vient se perdre dans la mer par un lit étroit qu'on lui a fait au milieu des cailloux de la plage; deux femmes accroupies, le pareo serré à la taille, les cheveux épars et ruisselants d'eau, ferment la sortie avec deux filets faits de feuilles de cocotier entrelacées.

En amont, le ruisseau s'élargit en une vaste mare où barbotent quatre ou cinq femmes et quelques marmots. Les femmes vont battant l'eau d'un faisceau de branchages; les enfants s'agitent, plongent, cherchent au fond une poignée de sable qu'ils jettent à grands cris devant eux, en rejetant d'un brusque mouvement de tête leurs cheveux mouillés qui se collent au visage; une vieille aux longs cheveux gris, vêtue des lambeaux

d'une robe jadis bleue, s'acquitte de sa besogne consciencieusement, sans un regard de notre côté, tandis qu'une jeune fille rit aux éclats en essayant de retenir d'une main un pareo trempé qu'elle a mis à notre vue et qui s'obstine à glisser, découvrant ses hanches.

Dans le village, dont les cases sont éparses à l'entrée de la vallée, il y a peu de monde; les habitants sont partis en grand nombre pour Atuana, où l'on célèbre officiellement le 1^{er} janvier; il ne reste guère que les vieillards, les malades, les enfants, quelques femmes et les « irréconciliables », car il n'y a pas bien longtemps que l'on s'est battu à Anaïapa.

On se sent d'ailleurs ici plus près de l'état sauvage qu'à Nuka-Hiva et regardé d'un œil quelque peu méfiant.

L'art du tatouage y est porté à ses dernières limites; ils sont tatoués de la tête aux pieds; les hommes n'ont guère pour tout costume que l'étroite ceinture, le « oumi » en tapa; les femmes, que le pareo serré aux hanches.

Au centre du village est un endroit fort curieux : c'est une espèce de place publique qu'ombragent deux énormes banians; au-dessous, dans leur ombre, est un cercle de cinq ou six mètres de diamètre de sièges en pierres : de larges pierres plates sont disposées en rond les unes à côté des autres, et d'autres pierres du même genre, placées debout et un peu inclinées, forment dossier.

C'était la première, et ce fut la seule fois que je trouvai aux Marquises les traces d'une vie publique quelconque.

L'origine de cette place publique est évidemment très éloignée; et des scènes bien diverses ont dû s'y passer.

C'est là qu'aux heures de danger devaient se réunir les chefs pour discuter; c'est là que les flâneurs devaient

se rencontrer le soir pour se raconter avec mille détails les incidents du jour, et c'est là qu'ils se rencontrent encore, car ce peuple est éminemment curieux, prolix, aimant les menus détails et bavard dans l'intimité autant qu'il est taciturne dans ses rapports avec l'étranger.

C'est là que devaient avoir lieu les sacrifices ; aux branches de ces banians se sont balancés d'étranges fruits.

Avant l'interdiction de l'eau-de-vie de coco, c'est là qu'avaient lieu les saturnales où hommes et femmes s'enivraient et se livraient à des scènes d'une obscénité qu'on ne saurait rapporter.

Ce jour-là, il y avait trois ou quatre hommes étendus sur les sièges de pierre, se passant tranquillement leur courte pipe ; sur la route quatre ou cinq femmes et quelques vieillards étaient accroupis ; un groupe qui se rendait à Atuana s'était arrêté, les uns assis sur les pierres, les autres sur leurs talons, posture favorite.

Les cheveux ruisselaient d'huile de coco parfumée ; aux deux bouts d'un morceau de bois pendaient les provisions : quelques maiorés, un peu de popoï fraîche dans des feuilles de bananier, des cocos pleins d'eau douce, et enfin les ornements nationaux soigneusement gardés : diadèmes en écaille de tortue, boucles d'oreilles en dents de cachalot, touffes noires de chevelures, barbes de vieillards, ou aigrettes de plumes de phaéton.

Quand ceux du bord qui avaient pu aller à Tahuata revinrent, leur récit me fit regretter de n'avoir pu m'y rendre.

Voici ce qu'ils me racontèrent, et ici je copie presque textuellement ce que l'un d'eux me donna par écrit :

* * *

La fête avait lieu à l'entrée du village et de la vallée d'Atuana ; le temps était splendide, et une légère brise de mer venait tempérer l'ardeur du soleil.

Le résident accompagnait la reine de Vaitahu, fille du chef de Nuka-Hiva. Vêtue d'une robe blanche flottante, cette jeune femme portait l'ancienne coiffure des Marquisiennes, un diadème en morceaux d'écaille de tortue alternant avec des lames d'ivoire plus ou moins sculpté et surmonté d'une touffe de barbe de vieillard.

A notre arrivée, les hommes étaient groupés par districts et s'exerçaient en chantant leurs airs monotones qu'ils accompagnaient en cadence avec leurs mains et par des balancements du corps.

Les habitants de toute l'île d'Hiva-Oa se trouvaient réunis à Atuana, à l'exception des malades et des vieillards; une partie de ceux de Fatu-Hiva s'y étaient aussi donné rendez-vous. La jeunesse de Tahuata avait accompagné sa jeune reine.

Les gens qui ne faisaient pas partie des « taperiata » ou corps de chant ou de ballet étaient groupés sur les bords du ruisseau, dans les arbres, sur les petites collines, et regardaient la fête qui ne manquait ni d'animation, ni de gaieté.

Les « mutoïs », agents de police indigènes, fiers de leurs habits européens, circulaient dans les groupes et maintenaient l'ordre.

Les hommes d'Hiva-Oa étaient entièrement nus, à l'exception d'une ceinture en tapa blanche ou rouge se terminant par une longue queue garnie de nœuds.

Ils avaient le corps huilé et peint en jaune, et portaient comme ornement, qui des touffes de plumes noires aux pieds et aux mains, qui des chevelures humaines.

Ils avaient au cou des colliers de graines rouges ou de dents de cachalot, et étaient tous presque entièrement tatoués.

Ceux de Tahuata étaient vêtus uniformément d'un pareo rouge et d'un tricot de coton bleu. Tous jeunes et sans tatouage.

L'île de Tahuata est la première qui ait eu des relations avec nous.

On apercevait à l'écart les danseuses d'Atuana et de Tahua, vêtues de tapa blanche, jaune et rouge, de façon à figurer une courte robe à larges plis raides ; des écharpes en tapa se croisaient sur la poitrine, laissant les seins à découvert.

Elles portaient un énorme chignon fait de chevelures humaines et par-dessus une sorte de casque ou de diadème ressemblant à celui de la reine de Vaitahu.

Elles avaient à chaque main une touffe de longues plumes blanches de phaéton, qu'elles agitaient en dansant.

Tout le corps des danseuses était peint en jaune et leurs joues en rouge.

Beaucoup étaient vraiment jolies, malgré l'étrangeté de leur aspect.

Ailleurs un homme, le corps entièrement couvert de chevelures, se livrait à des gambades et des sauts grotesques, au milieu de l'hilarité des spectateurs. Plus loin, quelques vieux sauvages, le corps couvert de tatouages, les oreilles ornées de dents de cachalot et la tête couverte de l'ancienne coiffure, une mince couronne en écaille blanche et noire surmontée sur le côté d'une coquille tatouée, regardaient ce rassemblement en souriant d'un air vague.

Après que le résident et la reine eurent pris place, la fête commença.

On appela le district d'Atuana, et les femmes vinrent se placer sur trois lignes, les hommes en face d'elles, également sur trois lignes.

Accroupi à côté d'un tambour en peau de requin agrémenté d'os et de chevelures humaines, un Marquisien se mit à battre une mesure rapide, tandis qu'un autre à côté de lui indiquait à haute voix les différentes figures de la danse.

Les femmes commencèrent une série de mouvements

très gracieux et exécutés avec le plus grand ensemble. Elles agitaient en cadence leurs mains portant des touffes de plumes blanches ou rouges, tout en faisant des pas de droite et de gauche. Elles simulaient une bande d'oiseaux : c'est l'oiseau qui part pour la première fois du nid, tout frémissant et tout craintif, essayant ses ailes, n'osant quitter le bord du nid. Puis il s'en va, les ailes au vent, tout heureux de sa liberté. Il va, il va toujours, jusqu'à ce que la fatigue l'accable, que la pluie le mouille, et il songe à revenir au nid; la fatigue grandit, les ailes battent péniblement, il ne se soutient qu'à peine, et c'est « traînant de l'aile et demi-boiteux » qu'il arrive au gîte.

Puis les danseuses s'arrêtent, et les hommes commencent la danse de la pirogue; ils imitent les mouvements de l'homme qui pagaye en avant, en arrière, etc.

Les districts se succédèrent; les femmes faisaient en mesure des mouvements souvent gracieux, dans des attitudes provocantes, simulant la volupté et la satisfaction du désir.

Les gens de Fatu-Hiva dansèrent la danse du requin.

Pendant que tous les hommes exécutaient la danse de la pirogue, deux d'entre eux placés sur le côté et représentant, l'un le requin, et l'autre le pêcheur, se livraient à une pantomime aussi animée qu'expressive, qui se terminait par la prise du requin harponné par le pêcheur.

La danse des gens de Puamaou, les plus sauvages de toute l'île, ne fut qu'une suite de gambades et contorsions de fous furieux entremêlées de hurlements épouvantables.

L'homme complètement vêtu de chevelures termina la fête officielle. Au son du tambour, il se livra à une série de grimaces qui redoubla la joie des spectateurs, ayant l'air de poursuivre les danseuses qui se dérobaient à lui, revenaient, l'agaçaient avec leurs plumes,

le provoquaient de leurs gestes avec un grand charme d'attitude et une grande légèreté d'allures.

La fête officielle terminée, les danses et les chants continuèrent par petits groupes ; le soir, à la lueur des torches, l'animation avait encore grandi ; les costumes étaient devenus moins compliqués, l'eau de la rivière avait enlevé les peintures jaunes et rouges ; les chevelures, les robes de tapa, les diadèmes avaient disparu ; toutes les têtes étaient couronnées de fleurs et de feuillage.

Chants et danses devenaient peu à peu sauvages et obscènes, et comme une ivresse brutale montait. Heureusement, la nuit couvrit tout de son voile ; mais jusqu'au matin ce fut sous les bois comme un grand frémissement de bêtes fauves en rut.

Dr PAUL CLAVERIE.

(A suivre.)